

portant dentelles et rubans. Il n'aurait guère la même mine intéressante, n'est-ce pas, dans cet accoutrement de muscadin ou de freluquet d'antan? Messieurs, ces choses nous appartenaient et nous tenons à les garder. Voyez la pauvrete qui passe, toute simple sans élégance, sans charmes, a-t-elle les plus sérieuses qualités, on ne la regarde pas, puisqu'elle ne charme pas les yeux blasés, toujours en quête de renouveau. O inconscience masculine, voilà bien de tes coups. D'ailleurs la femme ne songe pas seulement aux chiffons, certes, en ces temps orageux, voyons là sur le champ de bataille, ambulancière au cœur viril, narguant la mort, pour panser les glorieuses blessures du héros, elle est une mère pour tous tant elle trouve de compassion pour chacun. Femme du monde, jeune fille, prodiguant dans un milieu moins agité, avec un sourire, un peu de leur cœur pour tant de grandes causes. La femme être fragile, impressionnable, doit lutter chaque jour pour son bonheur à venir, ou pour conserver celui qui lui échoit. Plusieurs d'entre elles, brisées par la lutte, desenchantées à jamais, voient leurs chères illusions tomber d'elles-mêmes une à une, comme les pétales d'une rose que le vent emporte bien loin dans sa course, pour ne jamais revenir. "Il reste encore des désirs et l'on n'a plus d'illusions l'imagination est riche, abondante, merveilleuse, l'existence pauvre, desenchantée. On habite un monde vide avec un cœur plein et les passions se consumer d'elles-mêmes dans un cœur solitaire". Je m'arrête après ces lignes de Châteaubriand, qui peignent si bien l'état d'âme de plus d'une de ces sensibles, convaincue, mais trop tard, d'avoir été trop sincère.

"MIA ISOLA"

Québec, 24 fév., 1918.

Testament d'un ivrogne

Je DONNE ET LÈGUE à la société une réputation ruinée, de mauvais exemple.

Je DONNE ET LÈGUE à mes parents pour leur vie durant, autant de chagrin que leurs jours sur le déclin pourront en porter.

Je DONNE ET LÈGUE à mes frères et sœurs autant d'humiliation que j'ai pu leur en procurer.

Je DONNE ET LÈGUE à ma femme, un cœur brisé, une vie de misère et de honte pour pleurer ma mort prématurée.

Je DONNE ET LÈGUE à chacun de mes enfants la pauvreté, l'ignorance, l'abrutissement et le souvenir que leur père était un ivrogne, un monstre.

Le livre le plus précieux est la propriété du Pape. Il est entièrement composé de feuilles d'or enrichies de diamants. Sur l'une des pages se trouve le portrait du Pape entouré de 90 diamants. Ce cadeau qui fut offert par les catholiques brésiliens après la nomination du premier Cardinal de l'Amérique du Sud, car celui-ci est un de leurs compatriotes.

Une journée de printemps chez un fermier

Le printemps, à la maison paternelle, lorsque les froids d'hiver sont disparus, nous pouvons observer bien des choses, que seuls les campagnards ont pu goûter. A la pointe du jour le fermier s'éveille courageusement, la lampe qu'il allume montre aux voisins l'homme actif au devoir. Cette lumière nous permet de voir, même de loin ses premiers agissements. En bon chrétien son premier soin est donc une adoration au Créateur, un acte de demande de bénir sa journée, sa famille et de lui donner le pain quotidien. Cette prière, faite seule et sans aucune distraction, est assez longue. Les coudes appuyés sur la table, il repose sa tête endormie entre ses deux mains. Un signe de croix bien appliqué termine sa prière. Il se relève et regarde par la fenêtre pour se rendre compte si la journée s'annonce belle, ensuite il se revêt de ses habits de travail, le premier, il sort de la chaumière, s'avance vers l'étable, chaudière à la main, où l'attendent ses animaux, avides de recevoir le premier repas journalier. La porte de l'étable s'ouvre; quelques animaux encore couchés se lèvent comme pour saluer leur maître. Il délivre à chacun sa part de nourriture après que le cheval eut reçu la sienne. Avant de retourner, le fermier donne une portion d'avoine à son favori, le cheval, le caresse en lui disant: Mange bien, mon Blanc, car tu as une bonne journée à faire aujourd'hui! Cette première phase accomplie le cultivateur retourne à son logis. La femme est déjà à la besogne en préparant le déjeuner. On s'apprête à manger. Tousse réunissent autour de la table de famille. Sept heures sonnent à l'horloge de grand-papa—souvenir modeste des ancêtres, relique précieuse promise à l'aîné—lorsque le maître achève de satisfaire son appétit; mais doute que son Blanc se soit régalé. Alors s'approchant du poêle, il remplit sa pipe de bon tabac canadien, s'empare d'un rouge tison qu'il applique sur sa pipe, mode favori de grand-papa disparu. Il réfléchit au travail de la journée en fumant devant l'âtre. La fumée, s'échappant de sa pipe, s'élève en spirales jusqu'au moment de disparaître. Que de souvenirs lui reviennent à la mémoire fumant à l'endroit que jadis son père occupait! Les faits du passé, les devoirs, présents et les soucis de l'avenir lui causent certaines émotions. La dernière pensée de toutes ses réflexions est: courage.... c'est aussi le mot d'ordre, la dernière parole qu'il reçut de son père mourant. Un petit bambin s'approche, essaie de monter sur ses genoux; mais il le renvoie à regret avec un mot d'encouragement et un léger sourire qui distrait difficilement ses derniers émois. "Va petit, va! Papa s'en va travailler. Ne pleure pas, tu auras une belle "maison" de sucre que papa t'apportera ce soir!... Il sort, retourne à l'étable atteler son Blanc, son compagnon de travail durant 15 jours entiers, seul témoin terrestre de ses labeurs éloignés du domicile. Tout est prêt pour la cabane! crie la femme, ce qui veut dire que le sac à manger est rempli de provisions pour la collation, et que les linges nécessaires au transport du sucre sont en ordre. Alors le

mari entre à la maison dire un bonjour à sa compagne chérie, un mot d'encouragement à ses enfants affectionnés qui quittent pour l'école. Il part. Dans la route qui conduit à la cabane il s'égaie en chantant les airs qui se présentent à sa mémoire, ballades et mêmes cantiques chers à sa vieille mère aussi disparue. L'écho des bois rapporte fidèlement les airs au village voisin. On dira dans le bourg: Pierre monte à la Cabane, on l'entend chanter! Un autre dira: Enlever les airs coutumiers au rustique, c'est lui enlever la moitié de son âme.

Au détour du bois l'homme intéressé jette un coup d'œil dans les chaudières, se rendant ainsi compte que les érables ont coulé pendant la nuit et si elles lui permettront de faire une "coulée" payante. Ça ne manque pas, la Providence a veillé à ce que ses désirs soient accomplis. Le pain quotidien demandé dans sa prière au début du jour est accordé et sera donnée en un riche sirop et de pesants "pains" de sucre.

L'astre du jour répand ses rayons et la neige fond à vue d'œil sous la force du soleil. Les arbres se dépouillent des verglas causés par la pluie de la veille, les chemins et les sentiers s'entrecoupent par des ruisseaux formés de la neige fondante. Au loin un fermier fait un chenail dans la neige afin de permettre à l'eau de suivre un cours régulier et inoffensif.

Vers dix heures, les enfants qui ne vont plus à l'école demandent à leur maman la permission d'aller jouer autour de la maison où la terre est découverte et sèche. Bien des promesses de la part des enfants obligent le cœur de la mère à les favoriser d'un si grand plaisir. Les enfants s'amuse un peu de temps à regarder les jeunes moutons qui sautillent en avant de la bergerie et semblent les inviter à leurs jeux. Tout à coup ils voient le papa descendre de la sucrerie, on voudrait aller à sa rencontre; mais la promesse faite à la maman de n'aborder la neige les en retient; plus de permission pour demain si l'on désobéit.

Le père dîne avec la famille, s'empresse de faire le "train" et en route de nouveau pour la cabane. Vers quatre heures, les enfants arrivant de l'école s'emparent de leurs petites raquettes et vont au-devant du papa qui doit descendre bientôt.

Le soleil décline lentement et semble hésiter à disparaître afin de permettre au roi de la terre de faire le plus de travail possible. Fier de sa journée, le noble habitant revient fatigué mais content du devoir accompli. Il fredonne encore les airs habitués auxquels se mêle la voix de ses enfants; c'est de la même méthode qu'il les appris de son père. Cette voix mâle et fière, secondée par les voix claires et entraînantes de ses enfants constituent un concert pieux surtout lorsqu'on aborde ce chant magnifique, cet hymne de louange au divin Maître qu'est le "Credo du Paysan". Pour terminer ce refrain, au dernier rythme, tous font un plus grand effort. Ce n'est pas selon les règles de la musique mais c'est bien l'expression animée des concertistes improvisés. Et avec une ardeur inénarrable on répète avec plus de force: "Je crois en ta bonté!" Ce semble un acte de foi spontanée s'échappant de la